

Les centres-villes ou la mort dans l'âme ?

Jean-Pierre Bonhomme

Volume 15, numéro 1, automne 2002

Délires urbains, dangers de mort

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073909ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073909ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bonhomme, J.-P. (2002). Les centres-villes ou la mort dans l'âme ? *Frontières*, 15(1), 63–65. <https://doi.org/10.7202/1073909ar>

LES CENTRES-VILLES OU LA MORT DANS L'ÂME ?

Jean-Pierre Bonhomme,
journaliste à la retraite.

La ville se trouve-t-elle dans un état de morbidité, comme certains le prétendent ? La cité dégénère-t-elle, est-elle désordonnée et menace-t-elle de produire du malheur ?

Voilà une question à laquelle on ne peut répondre catégoriquement.

Toutefois, certains signes montrent à l'évidence que l'art d'organiser la cité pour le confort psychologique des citoyens n'est pas pratiqué avec autant d'adresse qu'il le faudrait.

Il n'est pas nécessaire d'être un grand esthète, du reste, pour ressentir de la tristesse en regardant l'évolution de bien des cités. Les centres-villes américains, par exemple, encombrés de voitures automobiles, ne paraissent pas avoir été conçus pour les personnes mais pour répondre aux besoins de l'industrie automobile. Cela est frappant dans presque toutes les villes des États-Unis.

L'un de mes plus grands plaisirs « urbains » a été de me promener sur ce boulevard marbré d'Éphèse, cette ville grecque antique, boulevard qui débouche sur la merveilleuse bibliothèque restaurée par les Autrichiens. Plaisir, donc, devant une harmonie qui reflète un désir de produire du bonheur, de la satisfaction.

Or le contraste entre ces beautés anciennes et les aménagements urbains actuels est frappant, surtout si l'on songe à la panoplie des moyens techniques dont les constructeurs, publics et privés, disposent aujourd'hui.

Ce propos n'a pas pour but de conseiller aux architectes de refaire la ville antique mais de montrer qu'avec la science moderne, si évoluée, on pourrait composer la ville d'une manière plus créatrice.

La ville est comme une cellule organique. Elle cherche à s'organiser autour d'un noyau central qui s'accorde avec les cellules voisines, petites et grandes ; elle s'harmonise avec des sous-centres, eux-mêmes tournés vers leur propre cœur. La cité normale est ainsi un portrait des organismes humains vus au microscope. Comme ceux-ci, elle ne cherche pas à dévorer ce qui l'entoure, mais à vivre avec ; ce faisant, elle crée les conditions du bonheur. Autrement il n'y a pas de ville ; il y a autre chose : il y a un dortoir plus ou moins richard comme à Los Angeles ou un dortoir plus ou moins misérable comme à Lima.

Cette référence à un noyau urbain organisé renvoie aux symboles communautaires évocateurs, mystérieux même. N'oublions pas qu'une œuvre est artistique seulement si elle lève un coin du voile du mystère de la vie...

La ville doit ainsi renvoyer au citadin l'image de la profondeur de la vie, permettre le rêve et élever les esprits. Cette idée n'est pas gratuite. La fréquentation des humanistes nous apprend que la bonne organisation urbaine est nécessaire à la paix sociale. Si la ville ne répond pas aux besoins de l'âme humaine, disent-ils, il y a révolte : révolte contre soi-même ou contre les autres. Il y a délinquance ! On s'engage sur le chemin de la mort... sociale.

Plusieurs ouvrages importants témoignent de cela. À commencer par ceux du réputé psychanalyste américain James Hillman, qui a d'ailleurs donné des cours à l'UQAM. Son propos est synthétisé succinctement dans une conférence prononcée à Dallas il y a deux décennies et intitulée justement *City and Soul*.

On y lit qu'un amour assumé de la ville, y compris son centre, « guérit l'âme ». Pour lui, cette idée, fort répandue au Québec,

selon laquelle l'âme, pour être heureuse, doit se prélasser dans la nature, « est un mythe ». Il est parfaitement « naturel », dit-il, que l'homme vive en ville. Dans une ville qui, par ses représentations symboliques, y compris celles de la mort (les divers monuments aux hommes célèbres notamment), prend en compte la profondeur de la vie, rattache le citoyen au fil continu de la vie. Mais, surtout, précise-t-il, la ville nourrit l'âme parce qu'elle permet aux personnes, aux piétons, de se sentir reliés entre eux, en bonne communication personnelle. Les relations humaines variées, dans la ville centrale, enrichissent ainsi la vie.

Depuis que l'homme a une conscience de lui-même, il a toujours construit des villes, des villes à son image. Voilà l'existence d'un instinct de rassemblement. La question est de savoir si l'homme d'aujourd'hui organise son milieu représentatif, son espace d'émotions aussi bien qu'il le devrait.

En 1976, deux ans avant que James Hillman ne prononce sa conférence à Dallas, l'Organisation des Nations Unies a tenu au Canada, à Vancouver, une de ses quatre grandes conférences sur l'environnement, celle sur l'Habitation (Habitat). J'y avais été dépêché par le quotidien *La Presse*, pour en rendre compte.

Je me souviens parfaitement que, de toutes les manières possibles, les délégués avaient souligné la nécessité de consolider le centre des villes – et de le rendre habitable. Sans quoi, disaient-ils, le coût environnemental et social, dans le monde entier, serait trop lourd à porter.

Or force nous est de constater que les recommandations de cette conférence n'ont généralement pas été mises en application. Si on jette un regard sur la métropole canadienne, Toronto, par exemple, on voit que le centre a éclaté et que la dispersion

périphérique est spectaculaire. Celle-ci s'étend sur quelque 50 kilomètres. Les citoyens, piégés là, dans des ghettos urbains, ont perdu contact organique avec leurs semblables et vivent dans un écheveau autoroutier. Tout au long de ces autoroutes, devenues démesurées, on parque les citoyens dans de grandes et hautes cages impersonnelles qui sont loin de répondre aux besoins de la psyché, ou bien on les isole dans des bungalows uniformes.

Ce n'est pas la grosseur de la ville qui est en cause ici. C'est son émiettement en mille morceaux et l'absence de noyaux PUBLICS rassembleurs. Il n'y a plus, sauf exception, au Canada – aux États-Unis, c'est pire –, l'équivalent mexicain du *zócalo*, ce lieu où l'on touche d'une manière rassurante à la diversité des représentations sociales : la foi, par une église ; le pouvoir par le siège du gouvernement et de l'hôtel de ville et l'argent par la banque. La place d'Armes de Montréal, lorsqu'elle était à ras de sol, jouait ce rôle...

Mais l'État québécois, par exemple, lorsqu'il a décidé récemment de construire une bibliothèque nationale, n'a pas tenu compte de ce besoin d'ordre spirituel. Au lieu d'implanter cette institution clé dont la valeur représentative doit être forte directement sur le square Berri, il a plutôt choisi de poser l'immeuble en retrait, devant un triste mur de brique brune et un parking d'autobus. Il a ainsi banalisé son geste, lui a enlevé une bonne part de son imaginaire. On faisait mieux à Éphèse !

Les villes américaines ne donnent pas l'exemple à cet égard. Tant s'en faut. Mais, parfois, on y fait mieux. À Boston, par exemple, la force rassembleuse symbolique publique de la citoyenneté est parfaitement bien exprimée sur Copley Square. En ce lieu la grande bibliothèque publique, avec sa colonnade, domine un bel espace conçu à l'échelle des piétons qui n'est jamais exproprié pour des événements ludiques. Sur les autres faces du même square, une cathédrale, un hôtel monumental et une banque contribuent à alimenter l'imagination. Ailleurs aux États-Unis, généralement, la ville éclate. Le pire exemple est Détroit où la municipalité continue, encore aujourd'hui, à détruire les maisons du centre-ville sans rien prévoir en remplacement (Wilgoren, 2002).

Au Québec les exemples de dispersion urbaine sont innombrables. Parfois les milieux urbains québécois sont de pauvres caricatures de l'urbanisme états-unien. On compose la ville, partout sur le territoire, autour d'agoras privés, ces fameux centres commerciaux qui baignent dans des océans de voitures privées. Mais le citoyen, là, inconsciemment ou non, ressent un malaise. Malaise parce qu'il ne peut se sentir

UN AMOUR ASSUMÉ DE LA VILLE,

Y COMPRIS SON CENTRE, « GUÉRIT L'ÂME ».

propriétaire du lieu, que les lieux ne renvoient pas à un passé collectif, à une relation à l'esprit. L'âme, là, n'y trouve pas son compte ; il faut consommer, pas communier, ressentir, rêver...

Il n'est pas dit, ici, qu'il faut éliminer la banlieue, mais qu'il faut mieux l'organiser comme une vraie ville. Par exemple, le Québec aurait mieux fait d'articuler la

grande ville de Laval autour de ses cinq ou six composantes, Sainte-Rose et les autres, par exemple, au lieu de tout souder et de produire un environnement impersonnel d'où le piéton est exclu.

Une importante étude récente, *Cities Back from the Edge* (Brandes et Mintz) est catégorique. Elle établit qu'en matière urbaine la société nord-américaine a



produit « un gâchis » (*The mess we have made*). Et pourquoi ça ? Parce que les Américains ont « peur des autres » ; peur de ce qui est différent, varié, imprévu. Une peur « qui a brisé le tissu connectif qui doit nous relier à chacun », ce tissu organiquement tissé et relié aux noyaux et décrit plus haut. L'habitat, disent les auteurs, est maintenant « homogénéisé » dans des enclos morcelés. Ils concluent que cette situation est d'autant plus grave aux États-Unis qu'elle résulte d'un choix d'émiettement délibéré. Il en résulte que « les Américains ont le sentiment d'être isolés les uns des autres ; qu'ils

sont mécontents de cette situation et qu'ils sont même en colère ».

Nous voilà au cœur de la question. Rien ne vaut, pour comprendre cette nocivité de la dispersion urbaine, la relecture de l'ouvrage de William Whyte, *City, Rediscovering the Center*. Ce grand ouvrage (une étude du piéton new-yorkais) établit que l'agora – lieu de rencontre piétonnier – est nécessaire à la tranquillité de l'âme. Parce que, justement, il répond aux besoins innés de communiquer avec une « centralité » ; de se rassembler d'une manière conviviale, dans des environnements complexes, variés

et qui étonnent : les rues de New York et de Montréal, par exemple !

Un autre ouvrage, plus récent, donne la même recette du bien-être urbain. C'est le rapport de l'Urban Task Force du gouvernement britannique. Il y a dix ans, l'Angleterre, craignant la contamination de la campagne par la dispersion urbaine, a commandé une vaste étude. Le rapport, *Towards an Urban Renaissance*, a été publié récemment. Il est inspirant.

Au fond des choses, explique-t-il, il y a la nécessité pour l'univers, pas seulement pour l'Angleterre, de construire des villes plus compactes (40 habitations à l'acre environ). Ceci pour des raisons d'économie d'espace, certes, mais surtout pour permettre aux occupants d'avoir un meilleur accès à pied à leurs services ; de mieux communiquer en somme. On lira comment il est urgent d'éviter la formation de « ghettos » urbains à fonction unique ». On lira comment la solution réside dans la création de « cadres de design urbain » établis à l'échelle de tout un pays et que « l'éveil d'un vif intérêt national pour le design et l'architecture s'impose d'urgence ».

Le Québec est-il engagé sur cette voie du réveil national pour l'architecture ? Il semble bien que non. Comment cela se pourrait-il puisqu'il n'existe pas chez nous de ministère de la Ville ou de Bureau d'aménagement (où les cadres urbains de design peuvent être établis). Signalons qu'en France l'existence d'un ministre de la Ville contribue à l'éveil des esprits à cet égard.

Pourtant ! quel beau projet pour notre jeunesse que celui de lui proposer de refaire la ville québécoise d'une manière conviviale et communautaire. Ceci en tenant compte de l'esprit français qui nous reste et de l'héritage urbain anglais dont les mérites sont connus. En tout cas, ce ne sont pas les moyens modernes de composer le nouvel agora qui manquent. La politique est l'art d'organiser la cité ; la bien composer est porteur d'espoir et de douceur de vivre.

Bibliographie

BRANDES, Roberta et Norman MINTZ (s.d.). *Cities Back from the Edge*, Preservation Press.

HILLMAN, James (1978). *City and Soul*, University of Dallas (Center for Civic Leadership).

Urban Task Force (2000). *Towards an Urban Renaissance*, Department of Environment, Transport and Regions, Royaume-Uni.

WHYTE, William (s.d.). *City, Rediscovering the Center*, Doubleday.

WILGOREN, Jody (2002). « National Report », *New York Times*, édition du 7 juillet.



Stéphane Thibault